

Titre : Les fous de Venise

Auteur : Bruno Merle

Thème dilicom : 3442

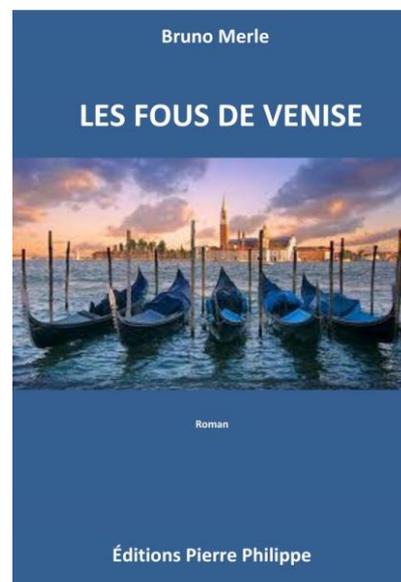
ISBN : 9782940602223

Extrait 1:

Ils venaient de terminer ensemble un séjour à la clinique psychiatrique de la Demi-Lune, au service des dépressions sévères et incurables. Ils n'étaient pas fous ! Ils souffraient d'une incapacité à mener une vie sociale normale. Leur culture, leur humour et leur quotient intellectuel étaient supérieurs à la moyenne, ce qui rendait leur adaptation plus difficile. Cet établissement accueillant et discret tentait de résoudre leurs problèmes sans pouvoir les comprendre. Entre autres divers syndromes bizarres, Virgile mangeait ses cheveux, Antoine avait l'impression de sentir le poisson et Charles, surnommé le « Troisième œil » avait peur du yaourt. Ils s'étaient connus lors d'une séance de thérapie de groupe, celui des « Archevêques », parce que leur maladie n'était pas celle du commun des mortels en psychiatrie. Leur grade à l'hôpital s'en trouvait plus élevé, tout comme leurs chambres individuelles situées au dernier étage, pourvues de terrasses avec vue directe sur le lac.

L'archevêque est un prélat qui bénéficie d'une dignité supérieure aux simples évêques suffragants en vertu d'anciens privilèges attachés à son diocèse. Les archevêques constituaient un groupe supérieur à part à la Demi-Lune. Ils étaient respectés par le personnel. Les autres patients, à la folie ordinaire, détestaient ce groupe insupportable composé de gens plus originaux et arrogants que malades. Leurs désordres étaient particuliers, comiques et incurables. Une troupe d'élite, classée en haut de l'échelle des troubles mentaux par leur singularité. La spécificité de leurs maux était un sujet d'étonnement constant pour les psychiatres qui s'amusaient à baptiser leurs maladies. Selon les médecins, les trois amis souffraient respectivement des syndromes de la Main qui pue, de la Main étrangère, des Cheveux comestibles. D'autres « Archevêques » plus gradés souffraient des syndromes de la Bouche brûlante, de la Tête qui explose, de l'Accent étranger, de la Vie chargée ou du Mari retraité. Les psychiatres de l'« archevêché » du dernier étage se livraient à une surenchère de noms savants pour désigner ce qu'ils préféraient qualifier de comportements sui generis pour ne pas faire usage du mot maladie : Rapunzel, Parry-Romberg, Stendhal, Mary Hart, Frégoli, Hutchinson-Gilford ou Diogène... Ils n'étaient connus que dans les livres ou de l'Académie des sciences. Ils n'intéressaient personne et vivaient entre eux, retranchés dans leurs suites avec vue sur la montagne ! La satisfaction morbide qu'ils éprouaient dans la souffrance et la résignation les empêchaient d'affronter la vie. C'est à la Demi-Lune qu'ils avaient décidé de faire un voyage ensemble à Venise, pendant le carnaval, sous le prétexte que pour vivre heureux, un « archevêque » doit vivre masqué.

Il avait été convenu que Rosa, d'un grade inférieur dans l'« archevêché », pouvait se joindre à eux, par affinités. « Bouche brûlante » était le nom de son syndrome. Elle souffrait de la désagréable sensation d'avoir les lèvres, la langue ou le palais brûlants, sans raison scientifique. Malgré une connotation sexuelle évidente, cette maladie restait respectable au sein de l'« archevêché ». Vivre avec des glaçons dans la bouche représentait un handicap majeur pour Rosa, la conversation était difficile, mais sa prononciation des mots s'en trouvait améliorée. Longtemps simple pensionnaire incurable à la Demi-Lune, elle en était devenue sociétaire, comme à la Comédie française, dans le secteur des Archevêques. Le docteur Bonnemort lui avait accordé une autorisation de sortie avec des pastilles de menthe glacée, pour qu'elle puisse voyager sans souffrance avec ses nouveaux amis.



« Vie chargée », Ambroise de son prénom, nouveau pensionnaire, les avait suppliés de l'accepter à Venise. Ils auraient refusé cet impudent dans leur cercle d'élite si ce syndrome banal ne se cumulait pas avec celui de l'Accent étranger. Ambroise était un cas intéressant ! Cet homme oisif se croyait très occupé et avait la fâcheuse manie de prendre l'Accent espagnol. Sa folie particulière avait des côtés attachants et drôles.

Les archevêques, classés en invalidité totale et définitive, étaient pensionnés de la Caisse primaire d'assurance maladie. Logés sans frais dans une clinique privée d'Annecy, lugubre verrue baroque en briques posée au-dessus des berges du lac, ces prélats bénéficiaient d'un traitement à vie. Ils avaient mis patiemment de l'argent de côté pour un séjour curatif à Venise. L'argent n'était pas un problème dans leur vie simple et austère. Après leur promenade dominicale autour du lac entre les cygnes, les cormorans et les fauvettes, des gains arrachés aux généreuses machines à sous du casino Impérial venaient compléter leur pécule. Les soins prodigués à heures fixes rythmaient les journées entrecoupées, en été, de baignades parmi les nymphéas blancs, les nénuphars et les algues brunes. Au printemps, avec le retour du soleil timide et froid sur les Alpes, ils se donnaient rendez-vous sur les bancs en pierre des Jardins de l'Europe. Les sujets de discussions étaient simples. Ils ne maîtrisaient pas l'art de la conversation ni le maniement des pointes à fleuret moucheté dans un loisir mondain. Ils ressentaient la joie de se retrouver ensemble dans des moments de délectations réciproques. Ils étaient bienveillants, attentifs et solidaires entre sociétaires. Ils contemplaient les tulipiers de Virginie, les séquoias géants et la beauté du ciel. Oubliés du monde, étrangers dans l'univers, ils se sentaient en sécurité dans leurs chambres, stabilisés à coup de cachets roses, entre le lac bleu et les premiers massifs des Alpes.

Extrait 2 :

Rosa était d'origine italienne, issue d'un milieu misérable. C'était une Sicilienne des quartiers dangereux du port de Trapani. Adolescente, sur les quais, elle faisait les poches des touristes en partance vers les îles Egades. Elle vendait des caponatas, avec plus de piments que d'aubergines, pour provoquer la soif des vacanciers et écouler un stock de bouteilles d'eau saumâtre. La rue était son milieu naturel. Elle savait se battre au tournevis et au tesson de bouteille. Elle maîtrisait l'art de la savate et les coups de pieds interdits. Elle connaissait les parties vulnérables des hommes : les testicules, les rotules, les tibias, les yeux, la gorge et les tempes. Elle fuyait les combats réglés des jeunes filles de son âge sur les rings carrés pour les combats de rue où elle portait les coups sans gants et pieds nus. Elle avait connu l'hémorragie de ses arcades sourcilières éclatées et les fractures du nez. Son nom de fleur était un mensonge qui masquait une animosité complexe. Rosa connaissait la peur, la violence et la survie dans un monde hostile. De petite taille, consciente de ses faiblesses, elle savait qu'il fallait frapper la première. Un seul coup devait être fatal pour éviter la riposte. Elle visait la gorge, comme les chiens fous, l'os hyoïde, pour tuer vite, par asphyxie. Et puis il fallait fuir pour éviter la police, l'arrestation, les interrogatoires et les maisons de correction, les placements en famille d'accueil, le regard perplexe du juge pour enfants. Elle était restée inanimée à l'issue de son dernier combat de rue, allongée sur les marches de la cathédrale San Lorenzo, son poing refermé sur une molaire cassée, celle de son pire ennemi. Dans un léger coma, elle se souvenait d'un homme bienveillant portant soutane et col romain. Il lui avait effleuré le front avec son pouce pour y tracer un signe. Il ne lui avait pas parlé. Elle avait senti une chaleur irradiante dans sa tête douloureuse et dans son ventre meurtri. Il l'avait chargée sur son dos pour la porter jusqu'au presbytère. Le prêtre français avait souffert sous le poids du fardeau. Elle n'avait pas essayé de lui résister. Elle se souvenait de ses sanglots contenus et de son abandon total dans les bras frêles de cet homme bon. C'est la première fois de sa vie qu'elle avait accordé sa confiance à un homme depuis la mort de ses parents assassinés par Cosa nostra. Les mots étaient inutiles. Le prêtre avait compris les malheurs de sa vie sans poser de questions. Les explications étaient vaines. Rosa ne ressentait plus que du bien-être et une brûlure intense au niveau de la bouche. Elle avait oublié ses parents, sa jeunesse, la violence et le ressentiment. Elle avait présenté une amnésie totale des événements jusqu'à son admission à la Demi-Lune à Annecy au service psychiatrique du docteur Bonnemort. Le prêtre français visitait les malades dans cet hôpital. Il y avait fait admettre sa protégée qu'il continuait à visiter sans poser de questions sur sa vie antérieure. Il ne se préoccupait que de son avenir et de sa rédemption. Il lui avait enseigné le français, le sens du pardon et de l'amour des autres.

Elle ne comprenait pas cette sensation persistante de brûlure à la bouche. Elle portait en pendentif la molaire de son pire ennemi, enchâssée dans un écrin, pour se souvenir de sa vengeance.

Pendant que Rosa avait serré dans ses mains les parties basses du serveur à genoux, des images floues défilaient dans sa tête : la façon de frapper avec les poings, les déplacements rapides, les coups de pied fouettés, les décharges d'adrénaline, l'odeur de transpiration et de poudre, le soleil de plomb de Sicile. La vision de ses parents allongés dans la poussière, morts d'une balle dans la nuque, le désir de vengeance et le désespoir. Elle ne comprenait pas ce qui lui était arrivé dans la buvette en gare de Vérone, cette violence instinctive et irrépressible. Elle avait continué à maintenir la pression sur les testicules du serveur en pleurant. Après un immense effort pour lâcher sa prise, Rosa était partie en courant, comme autrefois après la bagarre, pour regagner le train. Ambroise pensait qu'elle était belle avec le visage en colère, ses jambes musclées, ses yeux noirs et sa chevelure brune hirsute. Pendant la suite du voyage en train, elle n'avait pas voulu s'exprimer sur cet incident. Elle commençait à mieux cerner l'histoire de sa maladie. Les Archevêques n'avaient fait aucun commentaire. Ils se savaient fragiles et instables. Il n'y avait pas à émettre de jugement sur le comportement de leur amie. Elle était loin de l'hôpital et ne pouvait pas se rendre à la consultation libre du mercredi pour parler de cet événement au bon docteur. Ambroise avait posé sa main sur l'épaule de Rosa en lui baisant le front. Il ne savait rien de sa vie. Il avait simplement deviné un passé lourd et obscur. Il aurait voulu lui dire qu'il l'aimait, qu'il avait admiré sa force et son courage et que le serveur italien méritait sa correction. Il lui avait tapoté l'épaule en lui murmurant à l'oreille :

- Tu as eu raison Rosa de te défendre, cette brute n'aurait pas dû injurier une femme!

Dans un élan protecteur, il laissa sa main dans la sienne pour ne pas la réveiller. Il avait tristement regardé défiler les paysages de Vénétie en pensant qu'il était incapable d'aller plus loin avec les femmes. Dans son sommeil, Rosa revoyait le visage de son ennemi qu'elle avait approché pour le provoquer en public :

- Vaccona, vai à farti fottere (*va te faire foutre, grande vache) ! Vas-y ! Frappe-moi si tu es un homme ! Sans ton pistolet et tes amis de Cosa Nostra tu ne fais pas le poids contre moi ! Avant de mourir souviens-toi de mes parents que tu as tués d'une balle dans la nuque !

Ils avaient échangé des coups violents et elle l'avait mortellement touché d'un coup de pied dans la gorge. Elle se revoyait ramper dans les rues pour s'échapper et s'évanouir sur les marches de la cathédrale. Elle revoyait l'assassin qui tirait à bout portant dans la nuque de ses parents. Elle avait un profond sentiment de haine. C'est dans une jouissance extrême qu'elle avait regardé le tueur s'effondrer dans le caniveau sale. Entre deux cauchemars sur sa jeunesse en Sicile, le regard attendrissant de Rosa s'était posé sur le visage d'Ambroise attentif aux reflets du soleil sur la plaine du Pô :

- Un jour peut-être tu arriveras à me dire que tu m'aimes un peu ?

L'émotion l'avait empêché de répondre. Sa sensibilité excessive se transformait en une sorte de blocage mental invalidant. Ambroise n'était pas parvenu à lui dire des mots tendres. Il en était frustré et savait que sa maladie rendait impossible une relation normale.

- ... me dire que tu m'aimes un peu ?

- Non, toi, est-ce que tu m'aimes un peu ?

- ... toi est-ce que tu m'aimes un peu ?

Rosa avait laissé sa main dans celle d'Ambroise malgré l'impossible dialogue au cours duquel il ne formulait que des échos. Elle voulait se contenter de ce qu'il était capable de lui donner : des baisers sur le front et un écho. Elle avait pensé que c'était mieux que de recevoir des coups dans les ruelles sombres de Trapani, de subir les outrages des voyous sur le port. Elle ne connaissait des hommes que les tentatives de viol, les beuveries, les bagarres, les injures et les sobriquets. Elle était arrivée à se convaincre qu'un jour, Ambroise

pourrait parler de lui sans blocage, sans accent espagnol, en prenant le temps de choisir ses mots, sans dérobades. C'était un homme aimable avec des mécanismes en panne. Mais Ambroise s'était dérobé à nouveau :

- Et hop ! On avance chauffeur sur la ligne numéro 2 ! Ça marche, ça marche pas, huit mille deux cent, huit mille deux cent un, huit mille deux cent deux...et hop ! hop ! hop ! Pilar ! Tout le monde descend à Las Ventas.

Rosa avait su par la mère d'Ambroise que son fils revenait de loin et qu'il avait un passé complexe.

DIFFUSION France: CEDIF
DISTRIBUTION France: DAUDIN

DIFFUSION Suisse: ePPh
DISTRIBUTION Suisse : **SERVIDIS**

Les Editions Pierre Philippe – ePPh

8, rue de l'Avenir, Genève 1207 Suisse

conta@editionspierrephilippe.com

www.editionspierrephilippe.com